

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n°98 – octobre 2012

RÉUNION DU 9 JUIN 2012

JEAN COCTEAU ARTISTE COMPLET

par M. Jean Touzot, professeur émérite à la Sorbonne

Juillet 1889. On s'apprête à fêter le centenaire de la prise de la Bastille. C'est l'année de l'Exposition universelle de Paris ainsi que de l'inauguration de la tour Eiffel. Et c'est ce double anniversaire dont le destin gratifie le plus parisien des poètes peut-être, celui qui, en tout cas, écrira un jour : « La révolution a toujours un air de poésie parce que la poésie est révolution ». Le 5 juillet 1889 donc, naît Jean Cocteau, de très bourgeoise famille ; il se rajeunira longtemps de quatre ans. Son père est un avocat devenu rentier, mais qui peint et dessine non sans talent. Son grand-père maternel, qui avait épousé une actrice du théâtre de Bordeaux, est un collectionneur d'art et un mélomane. Ces dons et ces goûts marqueront l'enfant. Il mourra le 11 octobre 1963, le même jour qu'Edith Piaf. Entre ces deux dates, soixante-quatorze années d'une vie contrastée, agitée, mais où se construit une œuvre riche, variée, dont tout n'est pas encore édité. Avec un recul de près d'un demi-siècle, nous pouvons au moins nous interroger aujourd'hui sur l'image qu'a laissée ce poète, sur le rayonnement de cette œuvre. Diversité et fécondité auront été les signes de sa présence au XX^e siècle.

Que connaît de lui un étudiant moyen ? Au moins un film : *La Belle et la Bête*, un roman : *Les Enfants terribles* et peut-être une pièce adaptée pour la télévision comme *La Machine infernale*. Mais l'Université, victime des préjugés des surréalistes, a longtemps méprisé Jean Cocteau. Il a pris sa revanche auprès des foules. Les expositions de ses œuvres graphiques ou peintes attirent un vaste public. Les touristes fréquentent les musées qui lui sont dédiés : désormais il en existe deux à Menton. Ils visitent les quatre chapelles qu'il a décorées, de Villefranche à Milly-la-Forêt, de Londres à Fréjus. Il a choisi un dénominateur commun pour désigner ses productions : **poésie**, qu'il décline inlassablement d'un genre à l'autre. Pour donner une idée de sa diversité, considérons le ballet de *Phèdre*, où tout est de lui sauf la musique, due à Auric : texte, scénographie, décors, costumes. On le retrouve dans des domaines de création inconnus des écrivains. Il a dessiné des robes pour Lanvin, des chandails pour Schiaparelli, des bijoux pour Cartier, il a créé des chapeaux, des chasubles, sans compter poteries, tapisseries, vitraux. Sa devise, c'est celle d'Orphée : « À l'impossible je suis tenu » et il s'est voulu « le Paganini du violon d'Ingres ».

Il a assumé une profonde contradiction, sociale d'abord : celui qui fut l'enfant chéri du monde se voulait poète maudit, vagabondant longtemps de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, moqué pour ses mœurs, persécuté par l'intelligentsia, les Gide et les Breton ; contradiction littéraire aussi : associant, selon ses dires, la patience du tâcheron à la grâce aisée d'enfant chéri des muses. Ses atouts ? Il a un sens aigu de la publicité et l'art de se choisir des mécènes. En 1918, double consécration : de grands comédiens organisent un récital de ses poèmes au théâtre Fémina, il fait figure d'enfant prodige au Salon des poètes. Il devient le conseiller artistique du comte de Beaumont et l'organisateur de ses bals costumés. Coco Chanel paiera les cures de désintoxications de cet opiomane invétéré, elle lui offre une maison dans le midi, un asile au Ritz. Grâce au couple Noailles, il pourra réaliser son premier film. Et à la fin de sa vie, il sera l'invité permanent de Mme Weisweiler, à la villa Santo Sospir du Cap Ferrat. Ce mécénat permanent fait figure de cadeau empoisonné. Une telle sécurité favorise sa créativité, mais lui confère une célébrité un peu voyante. Personnage du Tout-Paris, il fait la une des journaux, ce qui le désole, protestant de son goût pour une vie cachée.

Il n'est pas étonnant qu'il ait réussi dans le journalisme, car il avait le génie de la communication. Lorsqu'il prépare la publication d'une œuvre poétique, il multiplie les lectures publiques dans les salons ou les librairies. Pour *Le Cap de Bonne-Espérance*, on en connaît au moins quatre, devant notamment Picasso, Gide, Breton, Mauriac, Aragon... Il a tellement peur des réactions des critiques dramatiques qu'avant la générale de ses pièces, il envoie des faire-part à des journaux. Il lui arrive même d'écrire des articles louangeurs qu'il demande à des amis de signer. L'œuvre ne se présente jamais nue, comme le souhaitait Valéry, mais toujours précédée, accompagnée et suivie de commentaires. Pour cette politique, Cocteau avait créé le néologisme de **faireparisme**. Il se plaît aussi à diffuser les explications fabuleuses sur la genèse des textes. Ainsi l'écriture des *Enfants terribles* se serait-elle faite 17 pages par 17 pages et elle aurait pris 17 jours. Pour avoir résisté à l'inspiration des muses, il aurait été puni par un silence de 17 jours. Tout ce qui relève du paranormal trouve grâce à ses yeux. Ainsi croit-il dur comme fer aux soucoupes volantes.

Si l'engagement, politique ou social, est un impératif proposé souvent aux écrivains du dernier siècle, Cocteau s'en est fermement affranchi, comme il l'explique dans *Clair-Obscur* : « De tous les partis mon parti est le seul que je veuille prendre. » Ennemi de toute couleur tranchée, il a souvent repris le mot de Nietzsche : « Malheur à moi, je suis nuance. » Si de Gaulle était son homme, c'est parce qu'il se voulait au-dessus des partis. Ses amis sont des deux bords : à droite Morand, à gauche Éluard, Aragon, Sartre. Il a dévoré du boche au début de la Grande Guerre, puis a noué ensuite une amitié avec Breker, qui lui vaudra un pas de clerc sous l'Occupation, lorsque le sculpteur bien-aimé du Führer tiendra une exposition à Paris. Son « Salut à Breker » au nom de « la haute patrie des poètes, patrie où les patries n'existent pas » lui vaudra de sévères critiques de la part des écrivains résistants. Il fait alors figure à la fois de tête de turc, puisque ses pièces sont boycottées, voire de tête à gifler, puisqu'il est molesté par le service d'ordre de la LVF, défilant aux Champs-Élysées, et de tête d'affiche au cinéma comme au théâtre.

S'il ne consacre pas aux modes du temps, il fait bouger l'idée qu'on se fait d'un écrivain. Dès *Parade*, il donne l'exemple d'un créateur interdisciplinaire, faisant fusionner peinture, musique, sous l'égide des Ballets russes. Il joue un rôle capital dans la promotion du groupe des Six, musiciens qu'il associe à la création des *Mariés de la tour Eiffel*, il emploie des clowns, les Fratellini, pour *Le Bœuf sur le toit*,

fait débiter au théâtre Arletty et Piaf, écrit des chansons pour Suzy Solidor et Marianne Oswald. Acteur lui-même à ses heures, animateur des soirées dans deux cabarets, où il lui arrive de tenir la batterie, il est le seul homme de lettres avec Pagnol à avoir fait une brillante carrière au cinéma.

Il aura été à sa manière l'idole des jeunes, à la pointe de l'actualité. Son ami Roland Garros l'emmène dans son avion, il en tire des sensations qui passent dans sa poésie. Il lance la mode d'un certain type de vacances au soleil d'Aquitaine, bronzage compris. En 1935, il fait une croisière sportive en Méditerranée avec son ami Khill, qu'il entraîna l'année suivante dans un tour du monde en 80 jours, pour relever le défi de Jules Verne. Son amour du sport le conduira à prendre en mains le destin du boxeur Al Brown, drogué et végétant dans un cabaret. Il le fait désintoxiquer, remonter sur le ring et retrouver le chemin de la victoire.

Sa carrière littéraire commence et s'achève par la poésie, une poésie qui reflète toutes les recherches du siècle. En 1960, il sera élu par acclamations prince des poètes, distinction qui s'est éteinte avec lui. Son bagage romanesque est réduit à quelques chefs d'œuvre autobiographiques comme *Le Grand Écart* ou *Le livre blanc*. Encore a-t-il fallu l'influence de ses amis Radiguet et Desbordes pour qu'il s'intéresse à ce genre. En revanche, Cocteau est un homme de théâtre fécond et créatif, attaché à prendre le contre-pied de tout ce qui se fait. Il ne faut pas négliger ce qui relève de la « poésie critique » : essais sur Picasso, son dieu, ou tentatives d'explications de son étrangeté dans *La Difficulté d'être*. Son sens de la formule et son goût du paradoxe éclatent dans des jugements souvent cités comme : « Le comble du tact dans l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin. »

Comme tous les gens intéressants, Cocteau est un tissu de contradictions : mondain et maudit, oscillant entre fidélité et reniement, inspiré et tâcheron de la poésie. Il a été mêlé à toutes les aventures du siècle. Pour ne citer que le théâtre, il a travaillé avec Diaghilev, Massine, Pitoëff, Jovet, Barrault, Lifar, Roland Petit, Babilée. Émule d'Apollinaire, il a été le familier ou le rival de Max Jacob, Cendrars, Reverdy, Aragon, Éluard. Sur son rôle revient toujours une question essentielle : a-t-il été un éclairer de pointe ou un suiveur ? Adrienne Monnier a dit : « Ce n'est jamais lui qui monte le premier sur la brèche, mais c'est toujours lui qui plante le drapeau » et Max Favalelli, à peine moins sévère : « Il a toujours eu vite fait de rattraper l'avant-garde et de s'en instituer le brillant tambour-major. » La vérité est peut-être entre les deux : il pressentait intuitivement ce qui était en train de s'élaborer et il formulait avant les autres ce dont un certain public éprouvait le besoin. Il a laissé un « Message pour l'an 2000 » assez décevant, prophétiquement parlant, mais, dans son *Bacchus* de 1951, on a lu après coup les prodromes de Mai 1968. C'est une façon de justifier la formule qu'il a souhaité qu'on grave sur son tombeau dans sa chapelle de Milly : « **Je reste avec vous** ».
